



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODES.

Les chapeaux de M<sup>lle</sup> Desboroff<sup>1</sup> ont un immense succès aux eaux, à en juger par les nombreux envois qu'elle y a faits. La forme en est charmante et les ornements du meilleur goût. Nous citerons entre autres, pour guider le choix de nos lectrices, un chapeau de paille d'Italie avec deux plumes paille, séparées par une torsade en paille; sous la passe, une ruche de tulle paille également; les bords en ruban très-large. — Un chapeau paille de riz orné d'une barbe en blonde rose, et la passe entourée d'une petite guirlande en roses de mai. — Une capote en tulle rose semée de scabieuses; une autre en crêpe blanc, couverte de ruches en tulle. — Des chapeaux de paille

très-simples, pour l'heure du bain, garnis de rubans Pompadour roulés, ou un simple ruban qui couvre la calotte du chapeau, et une voilette autour de la passe; les pailles sont doublées en gros de Naples. — Des chapeaux de dentelle, avec bouquet de roses sans feuilles à nuances tendres; capotes de crêpe avec bouquets de plumes. — Des marabouts blancs étoilés de la couleur du chapeau.

— Les coiffures pour la campagne sont fort simples; ce sont, pour le matin, de petits bonnets dont la passe est formée par un ruban qui retombe en formant les brides; le fond, en mousseline de l'Inde brodée, est doublé de rose; — ou bien encore, en tulle anglais brodé, entouré de bouillonnés dans lesquels on passe des rubans, et qui, partant du sommet de la tête, accompagnent les bandeaux très-bas sur les joues. — Des

<sup>1</sup> Rue Luxembourg, 35.



pointes de tulle attachées par des nœuds de velours. — Pour le soir, des bouillonnés en crêpe lisse, avec une guirlande d'épine-vinette ou d'églantine, qui retombe en touffe de chaque côté; ou bien encore de grandes barbes en crêpe lisse posées sur deux bouquets formant touffes. — Toutes ces coiffures, en apparence si simples, ont pourtant un grand air d'élégance, selon les maisons d'où elles sortent; et on sait qu'en ce genre M<sup>lle</sup> Desboroff a une supériorité incontestable. Avec un peu de gaze et une fleur, elle rend une femme admirablement jolie, et l'on comprend qu'un talent comme celui-là lui vaille les nombreuses commandes dont elle est accablée de tous les points où l'on s'occupe de luxe et de toilette.

— Les robes à corsage carré sont très à la mode, soit décolletées, soit montantes. Ces dernières ont peut-être encore plus de grâce et rappellent parfaitement les portraits d'il y a cent ans. Qu'on ne s'en effraye pas; nos aïeules connaissaient au moins aussi bien que nous le secret d'être charmantes. Les robes qui dégagent un peu le buste sont garnies tout autour du corsage de ruches ou de bouillonnés qui passent sur la poitrine en formant le carré, et laissent apercevoir une chemisette plissée et brodée. Cette façon ne s'applique qu'aux robes de soie; celles en tissus légers perdraient toute distinction en étant ajustées; au reste, nous allons en citer quelques-unes, destinées à l'Angleterre, comme ce qu'il y a de plus nouveau à Paris.

Robe de barège fond blanc à branches orange, corsage montant et froncé; volants doubles, étoffe en biais; manches droites et un peu larges, échancrées sur l'avant-bras. — Une robe de taffetas citron à semé de myosotis, ornée de volants en passementerie, de Sorré-De isle<sup>1</sup>; corsage juste, avec la pointe peu prononcée et décolletée carrée; les manches courtes, avec ornements assortis à la jupe. — Une robe de grenadine groseille, avec un quadrillé blanc. Corsage montant à l'antique, volants festonnés, manches amadis demi-longues. — Une robe en taffetas écossais vert et blanc, avec sept petits volants soutenus par un

volant très-étroit; corsage croisé, manches à taillades. — Les peignoirs, très-variés, étaient en mousseline bleue, ou rose, ou rouille, avec des bouillonnés bordés de petites valenciennes; en barège de soie festonné à plat; en soie de la couleur dominante du tissu. — Quelques peignoirs en mousseline de laine unie, écrue ou bleu de France, étaient brodés à même. Des robes légères, destinées à des jeunes personnes, n'avaient que de larges plis, dont le dernier est à quinze centimètres de la ceinture.

Et à propos de ceinture, disons qu'il y a des rubans délicieux cette année. Le gros grain avec boucle ne se porte plus du tout, mais des ceintures qui tombent jusqu'au bas de la jupe. Il y a, en général, grande profusion de rubans. On en garnit les redingotes, on en fait des ruches qui surmontent les volants, sous la passe du chapeau de jardin; on les prodigue de manière à rappeler un peu les chapeaux des anciennes bergères. A la campagne, les rideaux blancs sont noués par des rubans qu'on renouvelle en même temps que les fleurs, ce qui donne aux salons un aspect très-gai et très-parisien.

— La mode a tout à fait fait place à la *fantaisie* pour les pardessus; aussi le goût de nos grandes faiseuses, ayant champ libre, s'est exercé par les plus charmantes créations. Manteaux, mantes, mantelets, cazawecks, caftans, on ne saurait dire ce qui est le plus joli et le plus gracieux. Pour le matin et le soir, si le temps est frais, des pardessus en cachemire brodé ou couverts de passementerie, doublés de taffetas rose, bleu, ponceau, orange, avec le capuchon; plus tard, en taffetas de nuances modestes, ornés de plusieurs rangs de blonde couleur assortie, ou en mousseline brodée avec de riches dentelles. — En taffetas blanc, à volants découpés; ou bien encore en tulle, doublé de soie, avec trois rangs de bouillonnés de différentes grandeurs; et cela sans préjudice des châles de dentelle noire, qui ont toujours leur prix, châles magnifiques, pour lesquels Violard<sup>1</sup> a des dessins admirables; ce qui n'empêche pas le cachemire, qu'on retrouve toujours avec plaisir.

<sup>1</sup> Place de la Bourse, 31.

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 2 bis.



— N'oublions pas les crêpes de Chine, qui sont indispensables par leur utilité et leur beauté. Puis il y a des châles de fil et brodé; — ceux en mousseline à larges broderies; les écharpes de soie. Toutes ces choses sont indistinctement adoptées selon le caprice, la température, le genre de toilette auquel elles correspondent. Ainsi, pendant la très-grande chaleur, la paresse était permise, et les peignoirs avaient l'avantage sur les robes pour toute la matinée. Dans les réunions du soir, à la campagne, le barège et la mousseline de l'Inde dominaient; mais quand, dans une toilette, tout est bien assorti, bien choisi, que chaque chose porte, pour ainsi dire, l'empreinte d'une bonne maison, on ne risque jamais rien de la composer selon son idée.]

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE.

*Toilette de chez soi.* — Robe en taffetas à volants découpés à l'emporte-pièce. Mantel en mousseline brodée, avec des rubans passés dans les coulisses. Coiffure de velours et dentelles.

*Toilette de visite.* — Chapeau Marie Stuart en dentelle, orné de fleurs. Châle à pointe en dentelle. Robe garnie de passementerie, avec deux plis sur le devant; manches avec crevés de même étoffe garnis de passementerie.

#### PLANCHES DE PATRONS ET DESSINS.

N° 1. Bas de jupon en broderie anglaise; le feston peut servir pour écharpe de mousseline ou pour volants. — N° 2. Dos d'une chemisette brodée au plumetis. — N° 3. Devant de la chemisette. — N° 4. Semé pour bonnet du matin, et pour gilet d'homme, mais en l'espaçant davantage. — N° 5. Autre semé pour canezout, et pour gilet d'homme en l'espaçant aussi davantage. — N° 6. Écusson pour mouchoir, broderie au plumetis mêlé de points d'armes. — N° 7. Écusson pour milieu de taie d'oreiller; sous cet écusson, on place un morceau de percale, on brode toutes les lignes ainsi que les lettres avec un point de cordonnet qui retient ce morceau de percale, que l'on découpe à l'envers partout où le dessin est pointé. — N° 8. Dessin pour manche de mousseline, brodée au crochet ou en points de chaînette; elle se met sous la manche courte d'une robe de couleur; à la place de la

ligne du bas faites un petit feston. — N° 9. Encadrement de mouchoir et son écusson. — N° 10. Autre encadrement de mouchoir en points de feston. — N° 11. Écusson pour mouchoir d'homme. — N° 12. Entre-deux pour monter les mancherons et les chemisettes plissées. — N° 13. Moitié d'une manchette au crochet; sans la dent, le fond peut servir pour bandes. — N° 14. Dentelle au crochet; sans la dent, ce fond peut servir pour bandes; plusieurs bandes réunies peuvent former un manteau de lit — une couverture d'édredon — de coussin. — Corsage Louis XIII. Des étoiles indiquent où la pièce de côté doit se réunir à celle du devant; la manche se relève du bas à partir de la petite hoche, et laissera voir une manche de dessous en mousseline bouillonnée. Patron de chapeau.

#### LA SAISON DE LONDRES.

Vous me demandez des nouvelles de Londres, mon cher directeur, et je m'empresse de vous en envoyer d'excellentes. Nous sommes en pleine saison ici, et les grelots du plaisir raisonnent plus fort que les bruits de la politique. S'amuser est l'unique occupation, depuis les plus riches palais jusqu'aux plus humbles logis, et la cour ne reste pas en arrière de cette agitation joyeuse. Pour les Anglais, s'amuser est une affaire importante qu'ils font avec autant de conscience que leur commerce. La reine Victoria est entrée le 24 de mai dans sa trentième année, et vous comprenez sans peine que ce jour a été consacré à la brillante réception dont vous n'avez pas chez vous le moindre exemple, même dans les fastes de jadis. Les dames en superbes parures et couvertes de diamants, les équipages et livrés entièrement neufs, les laquais poudrés à blanc, eux et leurs chevaux ornés de bouquets immenses, tout cela rappelle l'entrée à Balsora du fameux prince Naarzaman, si joliment contée dans *les Mille et une Nuits*.

La duchesse d'Ynverness a donné samedi dernier un bal magnifique pour fêter cet anniversaire. La reine et le prince Albert y assistaient, et tant de jolies femmes qu'on se croyait dans le paradis de Mahomet.

Puisque je vous parle des dames élégantes de notre haute aristocratie, je veux vous avouer que leur rancune n'a pas duré con-



tre vos ouvrières françaises. Elles méprisent fort vos grands hommes d'état, mais elles admirent et recherchent vos fourisseurs français. — On ne fait pas longtemps la guerre à ses dépens, — et elles ont vu qu'elles perdaient la moitié de leurs charmes entre les mains de leurs compatriotes. Les parfums anglais, qui ont pourtant quelque réputation, ne pouvaient pas égaler ceux de *Guerlain* : ils portaient aux nerfs, donnaient la migraine; puis, était-il possible de trouver ailleurs que chez lui ces cosmétiques qui rendent la peau douce et blanche, les lèvres vermeilles, les joues roses?... Enfin, bref, on a d'abord hésité; mais, les conseils du miroir aidant, on est retourné à *Guerlain* avec infiniment plus d'empressement que jamais.

Ses autres compatriotes n'ont pas été moins heureux que lui. Ainsi, pas une jolie lady n'ose se faire habiller aujourd'hui si elle n'a préalablement fait faire un corset chez *Josselin*, ni paraître à la cour avec un éventail qui ne sortirait pas de la maison *Duvelleroy*. Nos jeunes Anglaises sont aussi habiles que les Espagnoles à faire glisser dans leurs petits doigts roses ce joli ornement. Et quels éventails peuvent rivaliser avec ceux-là pour la souplesse et l'élégance? — Vous savez sans doute que *Josselin* et *Duvelleroy* ont un établissement ici.

La maison *Melnotte* attire aussi toute cette foule parée et coquette; car là on ne trouve pas seulement ces petits souliers taillés sur le patron de la pantoufle verte oubliée par l'imprudente Cendrillon, mais aussi tout ce qui forme les détails d'une toilette : les fleurs, les rubans les petits bijoux nouveaux, etc.; et tout cela est d'aussi bon goût que comme il faut. — Ma foi, vive les Français pour l'art de la toilette! Mon amour-propre national ne souffre pas trop à vous faire cet aveu, les Anglais se rattrapent sur tant d'autres choses!

Les courses d'Epsom ont été magnifiques; le ciel s'y prêtait, car le temps était beau. Jamais, depuis bien longtemps, une foule aussi animée, aussi brillante, aussi joyeuse, n'était venue embellir ce jour solennel, que le parlement lui-même a voulu fêter en suspendant ses graves délibérations. — La route était couverte de voitures, de cavaliers, de piétons; les chemins

de fer étaient encombrés; Londres entier semblait se précipiter sur Epsom. A deux heures et demie, au premier signal, les chevaux s'élancent; peu de minutes après, un applaudissement immense se fait entendre : le prix vient d'être gagné. — Le vainqueur appartient à lord Clisden... Mais vous n'êtes pas assez *sportsman*, mon cher directeur, pour que je vous amuse avec nos chevaux. Vous préférerez sans doute les nouvelles de nos théâtres.

La lutte existe toujours entre eux, ce qui nous procure de bons artistes. — Le théâtre de Sa Majesté et celui de Covent-Garden sont fort suivis, comme c'est l'usage à cette époque. — Un grand nombre d'étoiles y brillent. — On peut choisir suivant son goût, et nos jeunes lords ne s'en font pas défaut.

Saint-James's-Theatre est plus couru cette année qu'il ne l'était l'autre. On garde bien encore ici rancune à votre République; mais on a gracié vos artistes, et l'on va maintenant les applaudir sans croire commettre un crime de lèse-nation.

Vous allez voir sous peu de jours à Paris, sans doute, notre charmante fauvette suédoise. Jenny Lind quitte Londres, dit-on, et cela pour une petite anecdote qui lui a été fort désagréable.

La célèbre prima donna est, vous le savez, le point de mire de tous nos élégants grands seigneurs. Il n'est question chaque matin que de déclarations nouvelles, souvent accompagnées de propositions matrimoniales; mais toutes ces propositions sont repoussées avec perte. — C'est la belle cruelle de Londres. Dernièrement il y eut une lutte entre deux boxeurs célèbres. — Jenny Lind voulut y assister. Burton, un des boxeurs et un de ses plus enthousiastes adorateurs, la vit, et en éprouva tant de plaisir, qu'il devint fou de joie à l'idée que c'était pour l'admirer qu'elle était venue; mais fou, fou à lier. Il est aujourd'hui dans une maison de santé. — Il n'y a que les Anglais pour perdre ainsi la tête. — La pauvre Lind en est au désespoir; et, pour se soustraire aux madrigaux et plaisanteries que lui attire cet accident, elle se sauve en France, où elle ne peut être menacée d'une chose pareille.

Il n'est question ces jours-ci à Londres que d'un magnifique diamant qui vient d'être





15 Juin 1849.

2441.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau et Coiffure de M.<sup>me</sup> Duse. Fleurs Chagot. Robes et Mantelet de M.<sup>me</sup> de  
 Baizieux. Passementerie Torre-Delisle. Dentelles Violard. Mouchoir Chapron.  
 Souliers Cuvier.*

Mess. S. & J. Fuller, 34, Routhbone Pl. Lond.







tre présenté à la reine, et mis à la disposition de Sa Majesté. C'est le grand et superbe diamant appelé *Ko-i-nouv*, — ou la montagne de lumière. Cette pierre inappréciable était conservée dans le trésor du rajah de Lahore, trésor dont les commissaires britanniques ont la possession, — et comme ce qui est bon à prendre est bon à garder, dit un de vos proverbes, ils l'ont gardé.

Le duc de Saint-Alban vient de mourir d'une chute de cheval faite à la chasse. Ce noble lord, n'étant âgé seulement que de vingt-six ans, avait donné son nom et son titre à la veuve opulente du banquier Coutts. — L'honnête dame ne profita pas longtemps de ces avantages, et lorsqu'elle mourut, elle légua à son illustre époux une rente viagère de dix mille livres sterling (250,000 fr.), avec une magnifique maison de campagne appelée Holly-Lodge, et le vaste domaine qui en dépend. — Le duc venait d'atteindre seulement vingt-neuf ans; il était grand fauconnier d'Angleterre et greffier héréditaire de la chancellerie. — Toute cette fortune retourne à miss Burnet Coutts, qui, majeure depuis longtemps, refuse absolument des'engager sous les lois de l'hyménée, afin de conserver seule l'administration de ses immenses richesses.

Il se prépare ici une nouvelle émigration pour la France; vous nous avez si bien reçus la première fois, que tout le monde veut aller vous voir. Quelques riches gentlemen se mêleront à la foule; seulement ils désireront garder l'incognito. Cela vous est égal, n'est-ce pas? car leur argent sera toujours de bon aloi, et vos élégants magasins ne demandent à notre monnaie anglaise ni passe-port ni acte de naissance.

Je vous quitte donc, mon cher directeur, en souhaitant une bonne récolte à tous vos protégés.

### Chronique.

Les Champs-Élysées sont toujours en grande faveur. Tout le monde sait que l'exposition des produits de l'industrie a ouvert ses galeries au public. Notre mission n'est pas encore de rendre compte de toutes les merveilles qu'on y voit, des progrès que nos inventeurs ont faits, ni des richesses

sans nombre qui y sont entassées. Nous dirons seulement que l'exposition de 1849 offre une innovation qui lui portera bonheur. A chacune des portes principales sont deux dames qui appellent la bienfaisance des visiteurs au profit des malheureux; les noms les plus aristocratiques et les plus jolies femmes se disputent l'honneur de considérer cette bonne œuvre.

Le jour, la curiosité trouve son aliment; le soir, la distraction se présente sous plusieurs formes. En entrant dans ces vastes allées, les yeux sont éblouis par des illuminations de toute nature. D'abord ce sont des cafés, ou concerts en plein vent; ils ne seraient point sans charmes si l'orchestre jouait moins faux, et si les chanteuses criaient plus juste. *Mais on n'est pas parfait.*

— Un provincial, fraîchement débarqué, entre, l'autre soir, dans un de ces établissements soi-disant *lyriques*; il s'émerveille en entendant une de ces femmes entonner, à pleins poumons, la belle *Inès fait florès*, du *Domino noir*. Il ne connaissait point la partition, il faut le croire, car au moment où la chanteuse doit, d'une voix légère, exécuter les roulades, elle s'arrête net et n'ose aborder le tra, la, la, difficile. Un consommateur altéré profite de l'hésitation de la prima donna pour crier, d'une voix impossible à décrire, *garçon, à moi donc!* Sur ce, le provincial s' imagine que cette voix et ces paroles viennent de la belle, et s'écrie, en se levant tout transporté: Oh quelle note! quelle note! c'est superbe! Quelle étendue! quelle énergie! Quand la chanteuse, après son morceau, vint faire la quête, le provincial fut le seul qui fit briller aux yeux de la pauvre fille une pièce blanche.

Ni elle ni sa chanson ne firent *florès*.

— Plus haut, sur la gauche, quel est ce joli jardin, tout illuminé, où des bouffées de contredanses, de polkas, etc., s'échappent à travers les feuilles, viennent vous enlever malgré vous, et vous portent, sur l'air le plus dansant, jusqu'au seuil de ces jardins enchantés où tant d'Armides font vibrer les cœurs? *Mabille!!... Mabille*, où tout provincial arrivant à Paris, *Mabille* dont il raconte des merveilles dans sa province.

A quelques pas plus loin, en remontant vers la barrière de l'Etoile, on est ébloui par l'éclat de ces mots: *Château des Fleurs*,



écrits en lettres de feu de toutes couleurs. Ici, autres délices ; ce n'est plus de la danse, la société est moins bruyante ; on y écoute tranquillement, sous de frais berceaux illuminés de la façon la plus variée, un orchestre composé d'artistes du Théâtre-Italien sous l'habile direction de M. Thys.

— Puisque nous sommes en train de promener nos lectrices, n'oublions pas non plus le *Ranelagh*. C'est là un vieux nom, une vieille gloire dans les fastes de nos plaisirs.

Ce charmant séjour a été bien des fois à la mode, bien des fois abandonné. Le siècle de Louis XV, l'empire, la restauration l'ont tour à tour suivi et délaissé. Depuis quelque temps il a repris son ancien éclat, et cette année, où le calme renaît partout, nous pouvons affirmer qu'on s'y donne rendez-vous de tous côtés.

Par une belle soirée nous ne pouvons conseiller une distraction plus agréable qu'une promenade au bois de Boulogne, terminée par quelques heures de plaisirs, de danses et de musique passées au *Ranelagh*.

— Les courses de Chantilly ont été fort brillantes au point de vue du *turf*. Les chevaux ont admirablement lutté de vigueur, de légèreté ; mais la foule était peu nombreuse. — Trop de raisons expliquaient cette rareté des équipages et des plus brillantes habituées des tribunes.

#### LA LETTRE DE CHANGE ET LES CHEVAUX DE ROSSINI

Le canard-Rossini, aujourd'hui c'est le nom adopté pour désigner la nouvelle qui a été répandue sur l'illustre maître, prétendait à tort, ainsi que chacun le sait heureusement à cette heure, que Rossini était devenu fou et que sa folie avait pour cause les violences dont il avait été l'objet de la part du peuple insurgé de Bologne. Ce sont autant de fables qu'il importe de ne pas laisser s'accréditer. On a constaté assez de méfaits sur le compte des révolutionnaires, sans y ajouter encore cet outrage, qui aurait été suivi d'un résultat si funeste. D'ailleurs, la famille de Rossini a réclamé, et nous avons déjà admis la rectification. Mais

voici, dit la *Gazette des Théâtres*, quelques détails que nous devons à une communication obligeante, et qui rétablissent les faits dans toute leur vérité.

Il y a une dizaine d'années que Rossini possède à Bologne une propriété charmante, un palais, disent les journaux italiens ; mais on sait qu'en Italie chaque maison, *palazzo*, est un palais, absolument comme tout le monde s'appelle *excellence*. Résultat de l'exagération locale, rien de plus. Nous avons vu un dessin original de cette résidence, que Rossini a très-bel et bien vendue depuis longtemps, et avec la maison tous les meubles qu'elle contenait. Il y avait là dans des cadeaux splendides offerts à l'illustre compositeur par la direction du Théâtre-Italien. Depuis lors, Rossini est devenu à Bologne le locataire de Donzelli. Tout allait bien, lorsque, l'année dernière, à la suite de la première insurrection nationale contre les Autrichiens, tous les habitants de Bologne furent invités à verser une certaine somme dans les caisses municipales, à titre de dons patriotiques. Rossini prétendit qu'il n'avait pas d'argent, et il offrit deux chevaux et une lettre de change. Mais voyez le malheur, les chevaux moururent et la lettre de change fut protestée.

C'en est aït pas là le compte des patriotes, qui ne se montrèrent pas trop flattés du double cadeau. Déjà la population, mécontente, avait gardé rancune à Rossini de ce que, sur la demande de l'illustre Pie IX, d'un chant patriotique de la composition de Rossini, l'auteur de *Guillaume Tell*, sans plus de façon, s'était contenté d'appliquer aux paroles de la cantate qui lui avait été communiquée, la musique du chant des Bardes de la *Donna del Lago*. Les chevaux et la lettre de change vinrent mettre le comble à l'indignation générale, et il fut décidé que Rossini en serait puni. Pour ce faire, tous les artistes et tous les amateurs de la ville de Bologne se réunirent et se groupèrent en très-grand nombre sous les fenêtres du compositeur. C'est alors que commença le concert le plus étrange qu'il soit possible d'imaginer. C'était un charivari, mais un charivari de nouvelle espèce. Là, pas de marmittes ni de casseroles, mais une exécution monstre, par le chant et par les instruments, des morceaux les plus saillants de tous les



chefs-d'œuvre de Rossini. Seulement, les uns jouaient ou chantaient chaque morceau en *ut*, les autres en *mi bémol*, celui-ci en *fa dièse*, celui-là en *ré*, de ce côté en *sol*, de cet autre en *la*. Nous laissons à penser le bacchanal et la cacophonie. Rossini ne brille pas par la bravoure. Il fut effrayé de cet étrange contrepoint, et il prit la fuite. Il ne s'arrêta qu'à Florence, où il est encore. — Voilà la vérité vraie.

Conclusion : Pas de folie de la part du grand génie, dont tout le monde artistique déplore l'inaction, et pas de violences à son égard. Ce double fait avait besoin d'être constaté une fois de plus.

#### UNE OUVERTURE POUR DEUX FLAGEOLETS.

M. Adolphe Adam vient de commencer, dans le *Constitutionnel*, une série de feuilletons sur Berton, le célèbre compositeur. Il raconte les commencements difficiles qui ont signalé la carrière de l'auteur de *Montano et Stéphanie*. Après avoir dit comment, sur le conseil de Grétry, Dejaure, auteur du libretto, s'adressa à Berton, il rapporte que le compositeur fut obligé d'interrompre son œuvre faute de 9 francs pour acheter du papier à vingt-huit portées, comme l'exigeait le final du deuxième acte, à cause de la multiplicité des voix et du double chœur qui figure dans le *crescendo*.

Un éditeur de musique vint le tirer d'embarras. Gaveaux entre un matin chez Berton :

— Mon ami, lui dit-il, je viens te prier de me rendre un service, que je te paierai, bien entendu. Mais comme cela te coûtera fort peu, je ne pourrai pas te le payer bien cher. Il s'agit de m'arranger l'ouverture de *Démophon* pour deux flageolets.

— Comment ! pour deux flageolets ? s'écrie Berton en faisant un bond.

— Mais certainement, reprit l'éditeur ; le flageolet est un instrument qui gagne beaucoup ; les amateurs sont las de jouer *Triste raison*, le *Ca ira* ou l'air de la *Carmagnole*. Je crois qu'il ne serait pas mal de leur donner un peu de musique sérieuse, et l'ouverture de *Démophon* me paraît admirablement choisie.

— Admirablement est le mot, interrompit Berton ; mais, outre le prix, fourniras-tu le papier ?

— Certainement, il en faut si peu ! une feuille suffira.

— Oh ! non vraiment, dit Berton, il m'en faudra beaucoup : deux ou trois cahiers.

— Comment ! trois cahiers pour écrire une ouverture qui tiendra dans deux pages ?

— Oh ! oui, mais les brouillons : il faut essayer avant d'arranger.

— Allons, dit Gaveaux en riant, je vois que tu as envie que je te fasse cadeau de papier réglé. Soit, tu en auras trois cahiers.

— Merci ; mais je voudrais qu'il eût vingt-huit portées.

— Ah ! par exemple, c'est trop fort ! Tu me demandes un papier comme il n'en existe peut-être pas un seul cahier à Paris. Tiens, cessons cette plaisanterie. Je t'avais apporté une feuille de papier ; la voici. Je te donnerai deux écus de six francs ; cela te convient-il ?

— Oui, certainement, dit Berton, j'accepte ; mais j'ai encore une condition à t'imposer. Tu sens que mon titre de professeur d'harmonie au Conservatoire m'impose une certaine dignité, une certaine réserve. Quoique tu m'aies assuré que le flageolet gagne beaucoup, cet instrument n'est pas encore très-adopté au Conservatoire, et l'espèce de partialité que je montrerais pour lui en arrangeant à son usage une œuvre aussi importante que l'ouverture de Vogel, pourrait me faire du tort. Je l'arrangerai l'ouverture, mais tu n'y mettras pas mon nom.

— Diable ! mais cela ne fait pas mon affaire, il me faut un nom d'auteur.

— Eh bien ! tu mettras : Overture de *Démophon*, arrangée pour deux flageolets, par J.-B. Figeac, citoyen de Pézénas. Tu es du pays, cela fera honneur à ton département.

— Je veux bien, dit Gaveaux en se retirant, mais tu ne me feras pas trop attendre.

— Sois tranquille, je vais m'y mettre sur-le-champ, et tu n'auras pas besoin de venir me redemander ton ouverture, je te la porterai dès que ce sera fini.

Gaveaux se retira ; deux heures après, Berton lui porta l'arrangement. L'éditeur, enchanté de la promptitude du musicien,



ne voulut pas rester en arrière de bons procédés avec lui, et il doubla la somme convenue; au lieu de deux écus de six francs, il lui en donna quatre.

Berton va acheter du papier, puis il court rue Lepelletier, escalade les trois étages, embrasse ses enfants, saute au cou de sa femme.

— Tiens, ma bonne amie, nous voilà riches; j'ai du papier pour mon final et de l'argent pour faire bombance.

M<sup>me</sup> Berton embrasse son mari en riant, prend son panier aux provisions et son plus jeune enfant, puis laisse seul son mari, en lui recommandant de bien soigner le feu. Le compositeur, enchanté, se met dans un coin de la cheminée, assis sur un petit tabouret, son encrier à terre, et saisissant un des précieux cahiers à vingt-huit portées, il écrit immédiatement les premières mesures de son crescendo.

#### THÉÂTRES.

L'Opéra n'a plus à donner qu'un petit nombre de représentations du *Prophète*. M<sup>me</sup> Viardot prend son congé à la fin de ce mois, et l'administration a pensé que le succès de cette cantatrice avait été trop décisif pour confier à une autre artiste le rôle de Fidès. La magnifique partition de M. Meyerbeer sera reprise, avec un nouvel éclat, au mois d'octobre, époque où M<sup>me</sup> Viardot doit être de retour de Londres.

C'est pour les premiers jours de juillet que l'Opéra nous promet le nouveau ballet de M. Perrot, dont les études sont activement suivies; le principal rôle de cette œuvre chorégraphique est, dit-on, charmant, et l'on sait qu'il est confié à M<sup>lle</sup> Carlotta Grisi.

On monte en même temps un ouvrage en

deux actes, de MM. Bayard et Étienne Arago, et dont la musique a été écrite par M. de Rosenhain. C'est le *Démon de la Nuit* qu'on a tant applaudi au Vaudeville. La transformation de ce gracieux ouvrage ne peut manquer d'être bien accueillie, surtout à la faveur d'une partition qui étincelle, dit-on, de brillantes mélodies.

Enfin, l'Opéra va reprendre *Dom Sébastien*, l'une des œuvres les plus dramatiques de Donizetti; on a substitué une scène de couronnement à une scène d'enterrement.

Les artistes de l'Opéra-Comique, qui rêpètent en ce moment la féerie de MM. Scribe et Saint-Georges, musique de M. Halévy, sont enchantés de cet ouvrage. Les études se suivent sans interruption, mais c'est là une œuvre qui demande beaucoup de temps, avant de pouvoir se produire devant le public. L'apparition de cette féerie n'aura pas lieu sans doute avant la fin du mois de juillet. Nous aurons auparavant la *Saint-Sylvestre*, en trois actes, paroles de M. Mélesville, musique de M. Bazin.

A ce Numéro est jointe la planche 2441.

GOWLAND'S LOTION, FOR THE COMPLEXION. GUERLAIN, rue de la Paix, 11. Préparation anglaise pour blanchir et rafraîchir la peau, et enlever les taches de rousseur. Ce précieux Cosmétique, généralement adopté depuis long-temps par les dames anglaises, jouit maintenant, à Paris, d'une réputation et d'un succès bien établis par toutes les expériences qui en ont été faites dès son importation en France par GUERLAIN. C'est en effet le seul agent efficace contre les efflorescences et éruptions cutanées, contre le hâle, le tiquetage de la peau, les taches de rousseur, etc., etc.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

#### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.